



3 BIS F

PRENDRE SOIN DE L'AUTRE

Le 3 bis f, lieu d'art contemporain implanté au cœur de l'hôpital psychiatrique Montperrin, à Aix-en-Provence, participe de ces projets artistiques qui n'ont de cesse de créer des ouvertures entre les différents champs politiques et sociaux. Ici, il est plus particulièrement question de réinscrire la maladie mentale au sein de la cité. Ce désenclavement interroge notre relation ô combien fluctuante à la normalité.

Il y a quelques années encore, le public du 3 bis f accédait très facilement en voiture au cœur du Centre hospitalier Montperrin. Nuit et jour, la barrière à l'entrée de l'hôpital s'ouvrait pour laisser passer votre véhicule. Ceux qui s'introduisaient dans l'enceinte pour la première fois n'avaient qu'à suivre les panneaux 3 bis f, et ainsi éviter de se perdre dans le dédale des allées d'un domaine qui s'étend sur près de vingt hectares. Il suffisait de garer sa voiture juste devant les bâtiments du lieu d'art contemporain et de se laisser happer par l'accueil chaleureux, par la promesse du spectacle ou de l'exposition que nous étions venus voir. Mais Montperrin, qui pourtant développe une approche de la psychiatrie particulièrement « souple », a dû se plier à des exigences de sécurité de plus en plus draconiennes. Désormais, juste après l'entrée de l'hôpital, une deuxième barrière se dresse devant vous et, sans code, vous êtes priés de

laisser votre véhicule sur le parc de stationnement dédié aux visiteurs. Même si elle est très symbolique, pas très marquée et sans doute nécessaire, cette séparation interpelle. Elle impose comme une frontière et nourrit une crainte diffuse. Le mouvement d'intégration de la maladie mentale à la société a été mis à mal ces dernières années par des politiques sécuritaires.

Hors norme ?

Mais rassurez-vous, l'Hôpital Montperrin n'a rien d'une forteresse. Il est situé à quelques minutes à peine du centre-ville et la prise en charge des patients est la plus ouverte possible. La présence au sein de l'établissement d'un lieu d'art contemporain participe bien évidemment de cette stratégie d'ouverture. De fait, l'accès au 3 bis f reste extrêmement facile. Le trajet à pied ne dure que quelques minutes. Cette contrainte supplémentaire apparaît même, finalement, comme une excellente mise en condition. Nous marchons vers un espace artistique « hors norme », et il nous faut d'abord passer à proximité de pavillons accueillant des patients, eux-mêmes en souffrance avec la normalité. Ce déplacement nous rend certainement plus disponible au caractère incertain de tous les cadres normatifs qui prétendent borner notre raison.

L'action du 3 bis f se développe bien évidemment en connexion avec l'hôpital, mais comme une fenêtre qui va permettre de réinscrire les questions

de santé mentale au cœur de la société. D'ailleurs, Sylvie Gerbault, la directrice, défend ardemment le principe d'une démarche non thérapeutique *a priori*. « Nous ne nous adressons pas aux gens en tant que malades, mais en tant que personnes. Les activités proposées par le 3 bis f concernent toutes les populations. Le public extérieur n'accepterait pas de participer à des actions thérapeutiques. Et les patients ne sont soumis à aucune obligation ».

De la contention à la circulation

Cette posture de décloisonnement s'exprime au sein d'un univers qui a longtemps été entièrement fermé sur lui-même. L'évolution de la société et des connaissances scientifiques, l'arrivée des neuroleptiques dans les années 1960, puis, à partir de 1985, la sectorisation, qui facilite les alternatives à l'hospitalisation, ont fondamentalement modifié les missions des établissements psychiatriques. Mais l'architecture de Montperrin, qui date de la fin du XIX^e siècle, rappelle encore sa fonction première d'internement des « aliénés ». Le site comporte trois allées principales et, bien évidemment, la troisième, la plus éloignée, abritait les cas jugés les plus dangereux. Le 3 bis f correspondait donc à une adresse particulièrement stigmatisante. Ces locaux, qui désormais développent des activités artistiques, faisaient office de pavillon de force – d'enfermement – pour femmes (d'où le « f »). L'ancien pavillon de contention est donc

devenu lieu de circulation. L'architecture a été fortement redessinée. Pour autant, des traces de la vocation d'enfermement persistent. Ainsi, un long couloir traverse l'édifice : ce boyau panacoustique permettait la surveillance auditive. Aujourd'hui, il relie le hall d'entrée à une vaste pièce, à la fois lieu d'exposition et d'accueil du public avant et après les spectacles. Difficile d'imaginer, à la place de ces volumes aérés, un dortoir avec des lits solidement fixés au sol. La salle de spectacle est contiguë. Ici aussi, les murs ont été cassés afin d'offrir des conditions de représentation optimales. Une scène trapézoïdale de huit mètres de profondeur fait face à une tribune pouvant accueillir quatre-vingt-trois spectateurs. Une petite jauge donc, car le 3 bis f mise avant tout sur les rapports de proximité. Les démarches présentées relèvent de ce que, faute de mieux, on nomme l'émergence ou l'expérimentation.

Le jeu de miroir avec la vocation première du 3 bis f relève donc essentiellement de l'implicite. Seules deux « cellules » ont été laissées en l'état. Elles témoignent d'une époque, que l'on espère révolue, de criminalisation de la maladie mentale. Des performances ou des expositions se déroulent parfois entre ces murs étouffants où suinte encore une souffrance indicible. Les toilettes, les salles de régie et les loges gardent, elles aussi, les traces de cette architecture de confinement, mais ce rappel à « l'ordre psychiatrique » reste diffus, comme une invitation à toujours rester en éveil face à toutes les formes de domination injustifiables. Ici transpire avant tout une aspiration à la liberté de l'imaginaire.

Infuser plutôt que diffuser

L'association Entr'acte dispose également d'un autre bâtiment attenant à celui-ci. Ce Pavillon Guiraud est en fait le véritable poumon du projet. C'est là que les artistes en résidence vont répéter, créer et vivre. Nous sommes bien dans un lieu où l'art est mis au travail. Il suffit de regarder le programme édité chaque année pour prendre conscience que l'approche spectaculaire n'est absolument pas prépondérante. Les ouvertures aux publics relèvent parfois de l'impromptu ou de l'échange informel, de la répétition publique ou de la « traversée » d'une expérience. Les propositions peuvent aussi investir les espaces extérieurs, le jardin ou même contaminer l'ensemble de l'hôpital. Et de toute façon, ces moments publics ne sont que la partie émergée de l'iceberg.

Les plasticiens, comédiens et danseurs invités vont certes développer des projets de création, mais ils vont aussi confronter leurs pratiques à des patients, des professionnels de l'art, du personnel médical, des travailleurs sociaux et du public. L'ouverture à l'autre n'est pas une posture, elle correspond à une véritable prise de risque partagée. Le credo du 3 bis f : « Le préalable à tout projet reste l'acceptation d'une non-maîtrise de ce qui va se passer [...] Chacun a à laisser d'abord quelque chose de son savoir-faire et s'expose à un autre point de vue que le sien ou que celui de sa profession ». Les résidences peuvent durer une année (renouvelable une fois) ou quelques semaines lorsqu'il s'agit de la finalisation d'un projet précis. « Les formes d'intervention se définissent progressivement dans le dialogue entre

les artistes et l'équipe du 3 bis f », explique encore Sylvie Gerbault.

Accepter de ne pas savoir

La porosité entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital nécessite un esprit de confiance et de générosité alors même que nos sociétés ont tendance à se replier sur elles-mêmes. Les réformes, qu'elles soient culturelles ou hospitalières, ne semblent plus conditionnées que par les seuls critères de rentabilité. La démarche du 3 bis f s'en trouve d'autant plus fragilisée. « Désormais », affirme encore Sylvie Gerbault, « le financement de chaque pôle psychiatrique est déterminé en fonction du nombre d'actes réalisés. Or, notre action repose justement sur le refus de distinguer qui est malade et qui ne l'est pas ».

Cette approche est on ne peut plus politique, car elle concerne l'exercice, ou non, d'un pouvoir. Au 3 bis f, les infirmiers n'ont « ni blouse blanche ni seringue ». Qu'importe au fond que notre voisin de spectacle ou d'atelier appartienne au personnel soignant ou qu'il soit un patient. Notre part d'humanité commune ne se définit pas à cet endroit-là. Jean-Luc Pruvost, l'un des deux infirmiers détachés au 3 bis f, a vite compris que ce projet repose sur l'acceptation d'une perte de maîtrise. Et c'est sans hésitation qu'il a abandonné la posture rassurante du « soignant ». Cet infirmier psychiatrique est d'ailleurs en résistance avec l'approche somatique – médicalisée – de la folie, parce qu'elle occulte les dimensions psychiques, humaines, relationnelles de la maladie. La contention chimique réduit non seulement la mobilité des patients, elle ferme également la sphère émotionnelle.

Le rapprochement entre art et thérapie se joue bien à cet endroit où l'on privilégie

la qualité de la rencontre, où l'on fait tout pour la rendre possible et où chacun doit faire un bout de chemin vers l'autre pour qu'elle adienne. « J'ai appris à ne surtout pas vouloir à tout prix du bien aux gens, car, c'est ainsi qu'on leur fait le plus de mal », explique Jean-Luc Pruvost. « Par contre, nous devons ouvrir des espaces, des interstices à l'intérieur desquels la parole va peut-être pouvoir se libérer ». C'est sans doute grâce à sa capacité à exprimer ce que nous ne savons pas encore (ou refusons d'avoir), que, comme l'écrit Lacan, « l'artiste toujours précède le psychanalyste ». Et ce fabricant d'un savoir « insu », ne peut que s'épanouir au contact de gens qui entretiennent un rapport « particulier » au réel.

De même que la pensée sensible doit contaminer tous les champs d'activité, la question de la folie ne peut être cantonnée aux marges de la cité. Laissons le dernier mot à la plasticienne Cécile Dauchez qui a été pendant deux ans en résidence au 3 bis f : « Le lieu est décidément plus fort que tout. Il est par essence lieu de théâtre et de performance. Chacun le convoite, le traverse, le rêve, l' imagine, le met en scène, y projette ses fantômes, ses peurs, ses angoisses. Il y a un passé, un présent et un futur, et tous ces temps se télescopent ».



Prédéric Kahn

LE 3 BIS F.

Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

Fondé en 1982, le 3 bis f est un lieu d'arts contemporains qui accueille des artistes en résidence de création dans les murs du Centre hospitalier Montperrin, à l'intérieur de deux anciens pavillons, lieu d'hospitalisation fermé, pour les femmes. Son projet s'articule autour de créations contemporaines ouvertes et de questions touchant à la folie et à l'art.

Soutenu par le Centre hospitalier Montperrin, le ministère de la Culture et de la Communication, la Ville d'Aix-en-Provence, le Département des Bouches-du-Rhône, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, l'Agence régionale de santé, la Communauté du Pays d'Aix, le ministère de la Santé et de la Solidarité.

